

Michel Auguglioro

La Crasse



*Io sono al terzo cerchio, della piovà
Eterna maladetta freddà e greve
Regola e qualità mai non l'è nova
Grandine grossa e acqua tinta e neve
Per l'aere tenebroso si riversa
Pute la terra che questo ricorre*
Dante. Inferno, canto VI

*Me voici au troisième cercle, de la pluie
Éternelle, maudite, froide et lourde
Sans jamais changer de rythme et de qualité
Grêle grosse et eau noirâtre et neige
Se versent par l'air ténébreux,
La terre qui les reçoit en est puante.*

Dante. Enfer, Chant 6

Préface

Se souvenir d'une période tragique dont nous célébrons le centième anniversaire à grands renforts de commémorations, de reconstitutions et d'ouvrages sur ce que fut la Grande Guerre, est tout à fait justifié avant qu'elle ne tombe dans les oubliettes de l'Histoire pour nos petits-enfants, au même titre que la Guerre de Cent ans ou les campagnes napoléoniennes.

Oui, nous avons le devoir de ne pas oublier ces tragédies qui ont vu souffrir et périr des millions de gens, parmi lesquels les innocents ont payé le plus lourd tribut. Innocents parmi lesquels je classe les soldats, des deux bords, qui n'avaient pas choisi de se trouver sous le déluge de fer, dans le bouleversement de la terre et la destruction de leur monde. Il est certain qu'ils n'auraient pas demandé mieux que de vivre en paix.

Hélas, les intérêts de certains, au nom du nationalisme, d'autres à celui du patriotisme, ont entraîné et englouti dans ce maelström dévorant une partie de nos forces vives et ont laissé des cicatrices qui, trente ans après se sont rouvertes et infectées au point de faire oublier la « Grande » guerre pour en recommencer une autre, non moins « grande », mais apparemment moins spectaculaire, plus technique mais non moins cruelle et ravageuse.

Tant d'historiens et d'écrivains se sont penchés sur cette période, avec talent et exactitude (relative) qu'il est inutile d'y rajouter un énième livre .

La lecture de leurs nombreux ouvrages et témoignages nous édifie sur tous les aspects politiques, stratégiques, techniques, et surtout humains. Nous avons beaucoup à y puiser pour nous faire une idée de cette horreur

que fut la guerre de 1914 sur tous les fronts, du Levant comme de l'Artois ou de l'Argonne.

La question revient souvent : comment les hommes ont-ils pu endurer de telles souffrances, dans des conditions aussi dures de climat, d'insalubrité, de peur constante due au danger permanent du fer ou des gaz ?

De là à se demander dans quel état d'esprit sont revenus ceux qui avaient survécu à cet enfer, il n'y avait qu'un pas.

La guerre, comme les catastrophes naturelles ou les accidents collectifs, laissent des traces souvent indélébiles aujourd'hui classées parmi les « blessures invisibles ».

J'ai tenté d'imaginer l'itinéraire de l'un de ces soldats qui, placé en un point du front des plus exposés à des combats acharnés, dans des conditions inhumaines que l'on a souvent décrites à propos des tranchées, revient chez lui, intimement convaincu de ne pouvoir se débarrasser du souvenir de ces jours de misère et surtout de la crasse dans laquelle il vécu.

Cette « crasse » l'obsède, elle est sa référence permanente dans toute sa relation aux autres, à commencer par sa famille. Il ne peut s'en détacher et même, avec le temps, elle brouille son esprit au point de le rendre malade.

J'ai essayé de reconstituer ce parcours en m'appuyant sur des témoignages mais aussi en recherchant les thérapies de l'époque dans une discipline médicale relativement nouvelle, la neurologie et, encore plus récente, la psychothérapie.

Il était tout aussi intéressant de chercher à comprendre les comportements des médecins militaires qui avaient devant eux des cas de malades choqués par les effets de souffle d'une explosion (le « shell shock » des Anglais ou l'« obusite » des Français), autant que par la peur panique qui s'ensuivait.

Il n'est qu'à lire, entre autres, l'ouvrage de Jean-Yves LE NAOUR, « Les soldats de la honte » ou celui de Frédéric ROUSSEAU, « La guerre censurée », pour avoir une idée des dégâts causés, de manière « invisible », sur des hommes écrasés par des « Orages d'acier » (Ernst Junger), que les États Majors refusaient de classer parmi les malades, en ne demandant

qu'une chose aux médecins : les renvoyer au plus tôt au front.

Tous les médecins militaires ne voyaient pas la chose sous le même angle. Si certains pensaient faire leur devoir en débusquant les « simulateurs » que représentaient ces blessés « de l'intérieur », d'autres, heureusement, avaient une démarche humaine, prenant en considération leur cas, et en les traitant selon les protocoles en vigueur en 1910-1920, la neurologie n'en étant qu'à ses débuts.

La question de savoir comment ces hommes pouvaient se réadapter ne semble pas beaucoup s'être posée sur le champ, mis à part pour les blessés « visibles », les amputés ou les « Gueules cassées » qui, eux, pouvaient prétendre à une pension d'invalidé de guerre.

Le gouvernement cherchait-il à faire des économies ?... Il n'est qu'à lire les barèmes d'attribution des pensions de veuves et des blessés de guerre.

L'objet de ce roman n'a donc d'autre prétention que de rendre hommage à ceux qui ont aussi, souffert dans leur tête et non dans leur chair, à tous les blessés « invisibles » de toutes les guerres et de tous les cataclysmes.

Combien sont-ils tous ceux et toutes celles, qui ont traîné et traînent encore le poids d'un drame, d'une souffrance physique ou morale ? Tous ces « malgré eux » qui ne parlent guère de ce qu'ils ou elles ont vécu, au prétexte que « c'est personnel » et que personne ne peut comprendre, non personne, ne pourra jamais se mettre à leur place, et qui se taisent donc, repliés sur leur blessure secrète, bien cachée et incommunicable parce que vécue à la première personne, qui disparaîtra donc avec eux ou s'envolera dans le tourbillon de la folie ou l'enfermement.

La blessure invisible ne guérira jamais parce que invisible. On peut exhiber un membre amputé, une gueule cassée, et l'on crée de l'empathie, car on a une preuve palpable du danger encouru pour défendre la Patrie, par exemple. Mais une blessure à l'âme ou au cerveau, qui peut la déceler ? Qui prouve qu'elle est due à l'horreur de la guerre ? Si les médecins militaires ou civils n'y croient pas, à plus forte raison le simple citoyen. Ce n'est donc pas une « vraie » blessure, une de celles qui entraînent une reconnaissance par la croix de guerre et une pension d'invalidité.

Julien Dumas est victime de cette injustice puisque sa maladie ne sera pas reconnue, tout au plus sera-t-elle considérée comme une « aliénation mentale temporaire », le temps de séjours à l'hôpital où il sera soigné pour d'autres raisons, avant de se retrouver parmi des « aliénés chroniques » alcooliques ou déments dont la maladie n'a pas forcément de liens avec la guerre.

Les dégâts qu'elle cause dans l'environnement familial sont souvent passés au second plan. On les qualifierait aujourd'hui de « collatéraux ».

La crasse symbolise la souffrance d'un individu, Julien, habitué à une vie saine dans ses monts du Haut Doubs, au climat d'hiver rude et franc, aux paysages couverts de neige immaculée, tantôt lumineux sous le ciel bleu et froid, tantôt gris et calmes qui invitent au coin du feu pour des travaux d'intérieur, et qui au printemps, fait exploser pour un court temps, les mille fleurs et la haute silhouette des gentianes sur le vert tapis des prairies.

A son poste sur le front de l'Argonne, dans les collines dévastées de Massiges, il ne trouvera que la pluie et le froid, la boue immonde faite de terre et de chair dans laquelle on patauge et on survit, les arbres déchiquetés, le sol méconnaissable d'un jour sur l'autre, labouré sans fin par les bombardements, et partout, pour unique paysage, la souffrance, la mort, la soif, le voisinage des rats, des poux, des corbeaux, le désespoir des hommes dans l'attente incertaine d'un retour au pays.

Les clairons ont sonné, se relayant d'un bout à l'autre de la ligne de front comme une traînée de poudre, courant de tranchée en tranchée, s'insinuant dans les moindres recoins des boyaux et des cagnas, franchissant les distances, trouvant étrangement un écho dans les lignes adverses, chez l'ennemi, le Boche.

Le message porté est le même : « Cessez le feu ! Cessez le feu ! ».

L'armistice ! L'armistice tant attendu de part et d'autre des tranchées qui mettrait fin aux souffrances des hommes !

Aux éclats des clairons répond d'abord le silence. Les armes se sont tues.

Au loin, un son de cloche perce la brume froide, irréel et insolite dans ce décor de terres bouleversées par la folie de la guerre.

Depuis quelques jours les détonations des canons et le crépitement des fusils s'étaient notablement espacés, prélude au silence total des armes, inquiétant, inhabituel, irréel, assommant les hommes incrédules. Trop beau pour être vrai. Une illusion ? Une ruse de guerre ? La méfiance tenait les hommes sur leurs gardes. Crispés dans leur peur comme avant de franchir le parapet au commandement de « En avant ! ».

Le clairon avait bien été entendu, pourtant ! Les « liaisons » parcouraient maintenant les tranchées pour confirmer l'ordre de cesser le feu. On pouvait donc y croire.

Le bruit courait que les Allemands avaient demandé un armistice. Mais ce n'était pas la première fois, alors les hommes ne se faisaient pas trop d'illusions, tout en voulant, quand même, y croire un peu. Ils étaient épuisés, abrutis par les grondements des obus et des marmites, par les

bombes qui leur tombaient du ciel, par le froid et la pluie, par la boue gluante qui les absorbait à chaque pas. La nouvelle semblait inconcevable.

Deux jours avant, un caporal de liaison avait même avancé la date et l'heure : le 11 novembre 1918 à 11 heures précises. Ce qui avait eu pour effet de rendre encore moins crédible la nouvelle.

– Et pourquoi pas le 24 décembre 1924 à 24 heures ? avait ironisé un vieux territorial en prenant à témoins ses camarades blottis dans un abri de la tranchée. Étrange ton 11-11 à 11 heures, non ? T'es sûr qu'c'est pas à onze heures onze ?

– Ah ! moi c'est ce que j'ai entendu au poste de commandement. Et en plus c'est l'ordre que j'ai apporté aux officiers tout le long des tranchées. Tu crois ou tu ne crois pas... Tu verras bien. Tiens, écoute : le clairon sonne encore « halte au feu ». Il arrête pas, le gars ! C'est pas pour se faire remarquer des Boches qu'il souffle comme un beau diable dans son cornet. Tiens... écoute... tu entends comme moi, non ?

Les hommes, muets, tendaient l'oreille, méfiants et incrédules malgré l'annonce tant attendue. Après des mois et des années vécus en enfer dans la boue, le sang, le feu et le tonnerre, ils avaient perdu tout repère. Les informations du front leur parvenaient par bribes, déchiquetées par la violence du vent d'orage qui soufflait sur eux depuis des mois, le plus souvent brutales et sans nuances, et toujours pour annoncer la mort, la mort chaque jour identique à celle d'hier et certainement à celle du lendemain.

Quant aux communiqués... ils n'y croyaient plus. A chaque annonce de « dernière offensive », ils constataient que leur situation restait toujours la même, angoissante et difficile à vivre dans des conditions inhumaines, avec la peur pour compagne et l'orgueil pour la masquer ou pour la défier.

Ils s'étaient comptés chaque jour moins nombreux, évaluant leurs chances de s'en sortir, supportant avec résignation l'idée qu'ils pourraient faire partie de la prochaine charrette de « macchabées ». Ils s'étaient pourtant battus, la peur au ventre, entraînés par l'élan aveugle qui emportait le groupe, ils s'étaient à chaque fois relevés pour partir au combat ou en corvée, bien qu'abrutis par la fatigue, le froid et la boue, le bruit des explosions qui leur vrillaient les tympans et les boyaux, par le vin et la gnôle. Ils avaient chaque jour accompli leur mission, ils avaient fait

leur boulot, comme ils disaient, sans enthousiasme et sans autre but bien défini que celui de rentrer chez eux vivants.

La nouvelle de l'armistice était pourtant la grande nouvelle, la seule qu'ils attendaient depuis le début de cette guerre. La plupart des soldats avaient immédiatement compris que cette fois était la bonne. Ils en restaient muets, comme saisis par la crainte d'un vide qui se découvrait soudain devant eux. Du jour au lendemain leur vie allait être transformée. Ils échangeaient des regards pour lire dans les yeux des autres la confirmation de ce qu'ils venaient d'entendre.

Le caporal-chef Julien Dumas, tout en regardant ses hommes, tendait l'oreille au chant du clairon. A cette heure, ils se tenaient tous serrés derrière le parapet de la tranchée, engoncés dans leurs lourdes capotes raidies par la boue séchée et leur harnachement de cuir, l'arme au pied, prêts, comme d'habitude, à répondre à un ordre de marche, d'attaque ou de corvée.

Adossés aux parois de la tranchée, ou accroupis dans le demi-sommeil d'une fatigue accumulée depuis des semaines et des mois, ils se regardaient à la dérobée, s'interrogeant mutuellement en silence d'un coup de menton interrogateur.

– C'est quoi ce clairon ? finit par lâcher Raoul, un vieil habitué des coups durs et des missions délicates.

– Je crois bien qu'il y a une bonne nouvelle, mon gars, répondit Julien en souriant à moitié d'un air entendu.

– Quelle bonne nouvelle ? T'en connais beaucoup, toi, des bonnes nouvelles depuis qu'on pourrit dans ce trou ? C'est pas trop le genre de la maison. Ça fait combien de fois qu'on nous annonce une « bonne nouvelle »... Tu parles... Un coup c'est la dernière offensive qui va arrêter la guerre, une autre fois c'est qu'on s'en retourne chez nous parce que la grande relève arrive... J'y crois pas, moi, à ta bonne nouvelle.

– Oui, mais cette fois-ci...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que, lancé par les sous-officiers, l'ordre courait à son tour sur la ligne de tranchée :

« Cessez le feu ! Cessez le feu ! Armistice ! »

Les hommes de la section se redressèrent tous ensemble, d'un coup, comme sous l'effet d'un ordre.

Cette fois-ci il n'y avait plus de doute. Leurs mains engourdis par le froid se détendirent, laissant échapper les fusils. Les armes tombèrent sans faire de bruit en s'enfonçant dans la boue gluante de la tranchée.

Et soudain ce fut une explosion de joie. Les casques hissés à bout de bras s'agitaient comme des canotiers de paille lors d'une fête de village, ne pesaient plus, allégés de leur responsabilité vitale. Un brouhaha d'abord confus et timide se transforma vite en un véritable chahut de conscrits.

Des rires se mêlaient aux pleurs de joie, des voix s'élevaient pour hurler de bonheur, d'autres pour entonner des chansons à la mode ou sur l'air des lampions :

– On les a eus ! On les a eus !

Les bidons de vin ou de gnôle se mirent à circuler de bouche en bouche. Julien se baissa pour entrer dans l'abri pour en revenir aussitôt avec une bouteille de vieille gentiane qu'il avait toujours gardée comme un talisman, se jurant de ne l'ouvrir que pour une grande occasion.

Il s'en servit une grande rasade, puis la fit circuler.

– Dumas, c'est bon ton truc, un peu raide, bizarre mais fichtrement bon ! C'est quoi ? J'connais pas.

– C'est de chez moi, de l'eau de vie de gentiane. C'est très bon, même que, quand on est malade on guérit avec ça les maladies du ventre. Même aux vaches qu'on en donne quand elles ont le gros ventre à cause de l'herbe qui fermente. Alors... tu peux en boire, j'veis pas t'empoisonner. Et puis si tu as des coliques... Moi ça m'a servi, crois-moi.

– Ce serait bête d'échapper aux balles des Boches pour mourir empoisonné !

– Vas-y, Léon, tu ne risques rien. Avec toutes les saloperies que tu as bues, t'es vacciné !

– C'est vraiment la fin de la guerre, l'armistice ? C'est ça que ça veut dire armistice ?

– Et oui, mon gars, c'est fini. On va rentrer chez nous.

– J'en crève de joie, Nom de Dieu ! J'en chiale, merde !

Il n'était pas le seul à pleurer, le Léon. D'autres s'étaient laisser tomber sur la banquette qui avait tant servi aux départs vers l'ennemi, la dernière marche à monter vers l'enfer. Nombreux étaient ceux qui ne disaient rien, affaissés sur eux-mêmes comme après un rude effort. Les visages, creusés

par les épreuves, étaient encore couverts de poussière blanche que des larmes sillonnaient.

On en voyait qui hochaient la tête pour montrer qu'ils n'y croyaient pas. D'autres cachaient leur visage entre les mains pour ne pas montrer leurs larmes, d'autres encore sanglotaient carrément tout en affichant des sourires d'incrédulité. Les hommes se rapprochaient, se serraient la main ou se tapaient sur l'épaule et d'un coup de menton interrogeaient leurs voisins en quête d'une confirmation de la nouvelle. Ceux-là n'osaient même plus parler. Ils communiquaient par gestes et regards, et sans une parole, se tombaient dans les bras à grands renforts d'accolades muettes. Il leur était si difficile d'y croire !

– D'accord, c'est la fin de la guerre. Mais tout ça ne nous dit pas qui a gagné. Nous ou les Boches ?

– On s'en fout, Mathieu, on s'en contre-fout ! La guerre est finie, on va sortir de ce putain de trou à rats, de cette boue, de cette merde, de la peur... tu comprends ça ? Je vais enfin rentrer chez moi. Un point et c'est tout.

– On est d'accord avec Marot, d'abord la paix, la paix, la paix. Le reste on verra après.

– Ho ! Lhormet ! C'est pas très patriotique, ça ! Moi je pense qu'on a gagné et que les copains ils sont pas morts pour rien.

Lhormet se redressa d'un bond, giflé par cette allusion au patriotisme. Il s'approcha de celui qui avait osé mettre en doute son amour de la Patrie, avec un grand P, tel qu'on l'avait cultivé pendant des années. Il se pencha vers l'homme encore assis, le poing prêt à frapper, un instant suspendu comme une menace, avant de laisser tomber son bras dans un geste de résignation. Dans sa tête tout était allé très vite : « *Je ne vais quand même pas cogner un Poilu, il n'a rien compris. Dommage pour lui, mais ça lui viendra après...* »

– Patriotique ou pas patriotique... je te le répète, je-m'en-fous ! Je rentre chez moi, le reste...

Les témoins de la scène opinèrent du chef. « Après tout, pensaient-ils, il n'a pas tous les torts »

Ces quelques échanges avaient pendant un très court moment refroidi l'ambiance de joie. Mais très rapidement le bonheur d'être encore en vie après ces horribles épreuves se manifesta encore plus vivement, et les rires,

les exclamations effacèrent l'incident. Seule comptait l'idée capitale que, effectivement, ils allaient rentrer chez eux.

En face, dans les tranchées ennemies, ou du moins qui l'avaient été jusqu'à cet instant historique, on pouvait entendre les mêmes éclats de rire, les cris de joie que les ordres hurlés par des officiers ne pouvaient faire cesser. A peine le ton baissait-il un court moment, pour reprendre de plus belle.

– Les Boches ont l'air de fêter ça, aussi. Ils ont peut-être gagné ?

– Mais non, bougre d'âne, ils sont comme nous. Ils sont heureux pour les mêmes raisons. Ils vont rentrer retrouver leurs grosses Bertha ou Gertrude !

Les guetteurs de la tranchée étaient quand même restés à leurs postes. « On ne sait jamais... ». L'habitude. Ils virent sur le parapet de la tranchée d'en face des soldats qui levaient leurs casques, qui agitaient leurs bras pour bien montrer qu'ils n'étaient pas armés. Ils interpellaient leurs adversaires d'hier.

– Finie la guerre ! Camarades !

Les hommes de la section de Julien, alertés par les guetteurs, grimpèrent à leur tour sur le parapet et s'avancèrent vers eux dans la zone qui les séparait.

– Tiens, on va voir la gueule qu'ils ont les Chleuhs.

– Ils peuvent pas être plus moches que toi, Riton !

Un éclat de rire parcourut le groupe qui continuait d'avancer.

Tout à coup des coups de sifflet, des ordres secs venus d'en face, stoppèrent le groupe « ennemi », dont les hommes baissèrent les bras dans un geste évident de découragement, lancèrent malgré tout des saluts amicaux et s'en retournèrent lentement dans leur tranchée, lançant de temps à autre un coup d'œil derrière eux. Craignaient-ils un sale coup ou simplement marquaient-ils ainsi leur désir d'aller jusqu'au bout de cette fraternisation que leurs gradés semblaient redouter ?

La section de Julien s'était aussi arrêtée, les bras ballants, les hommes tout aussi découragés et déçus que leurs ennemis d'hier.

– J'ai comme l'impression qu'il y en a qui vont se faire sonner les cloches ! déclara Grosnicolas, provoquant le rire libérateur de ses camarades.

Dans la tranchée, la perspective de vivre en sécurité déclencha immédiatement des discussions sur l'avenir de chacun. Le retour chez soi, la famille, la femme ou la petite amie, les enfants, le travail. Toutefois les remarques des uns et des autres laissaient poindre l'inquiétude de ne pas retrouver le monde qu'ils avaient quitté. Certains évoquaient même ouvertement qu'ils n'étaient pas même sûrs de retrouver leur femme.

– Si tu crois qu'elle m'a attendu...

– Moi je ne sais pas où elle est. Notre village a été rasé et évacué et comme beaucoup d'autres elle est partie sur la route, vers le sud, qu'on m'a dit. Je me demande si je la retrouverai.

– T'as qu'à demander à la Croix Rouge, il paraît qu'ils ont tous les noms des réfugiés. Tu la retrouveras, tu verras.

– Bof... je ne sais même plus à quoi elle ressemble, et puis, tu sais, elle ne me reconnaîtra même pas. Ça fait deux ans que je ne l'ai revue. Plus de lettres, plus de nouvelles de mon coin... Armistice ou pas, pour moi c'est foutu. Quant à elle... heureusement qu'on n'avait pas de gosses ! Elle doit me croire mort ou disparu.

– Non, parce qu'on lui aurait envoyé une lettre, et le saurait.

– T'es bon, toi, une lettre... mais à quelle adresse ? Sur la route ? Hein ?

Ils avaient tous la certitude, même s'ils ne l'exprimaient pas ouvertement, que, de toutes façons, rien ne serait plus comme avant. Ils le savaient depuis longtemps pour en avoir parlé entre eux à mots couverts.

La guerre pour eux n'était pas pour autant vraiment finie. Elle était bien présente quelques minutes avant le chant des clairons. Ils la ressentaient, ils avaient encore les pieds dans la boue et le corps transi de

froid, l'émotion provoquée par l'événement, bien que présente à l'esprit, ne les avait pas détachés de leur situation matérielle. Ils vivaient encore dans la réalité de la guerre, même si l'espoir de quitter très prochainement ces lieux les avait allégés brusquement d'un fardeau douloureux à porter dont ils ressentaient encore la marque laissée sur leurs corps fatigués et usés. Ils savaient aussi que bien du temps serait nécessaire pour que tout se remette en place, dans les chairs meurtries et dans les têtes ivres de joie.

La fin de la guerre ! Ils avaient fini par ne plus y croire. Ils se le répétaient sans cesse les uns aux autres, pour s'en persuader, pour être sûrs qu'ils avaient tous entendu la même chose. Cela prenait parfois des allures de dialogues de muets. Un simple geste, un hochement de tête, un clin d'œil, une claque de complices sur l'épaule, et chacun continuait son chemin dans la tranchée. Et la scène se renouvelait plus loin. Il fallait bien se convaincre, et à plusieurs on se sent plus forts et plus sûrs !

Il en fut de même tout au long de la journée. Les hommes ne tenaient pas compte de la pluie qui les trempait jusqu'aux tricots, ils tremblaient de froid, le plus souvent, sans que pour autant on entendît le moindre grognement, la moindre allusion à ce temps pourri qui semblait ne pas avoir entendu le signal de la paix.

On parlait, on riait, on buvait, on échangeait du tabac à priser ou à fumer, de la gnôle ou du vin chaud. Nombreux étaient ceux qui s'étaient retirés à l'abri d'une cagna ou d'une tôle de guetteur pour écrire en vitesse une lettre ou pour consigner sur un carnet les impressions du moment.

Ils avaient tous en commun conscience de vivre un moment historique, même si leur appréciation ne revêtait pas des formes identiques. Parfois quelques mots gauchement tracés sur une carte fournie par l'armée et par le Touring Club de France, parfois de longues lettres sur un papier de meilleure qualité pour les mieux équipés. Paysans, ouvriers, instituteurs, fonctionnaires, artisans ou commerçants, tous, tout le peuple des tranchées ne pouvait être occupé, sans exception, en ce onze novembre 1918, qu'à manifester sa joie d'être en vie et d'en avoir fini, une fois pour toutes.

Le jour tomba rapidement, et chacun s'étonna d'allumer des lampes et des chandelles sans prendre les habituelles précautions de sécurité dans les. Tranchées. Une guirlande de lumières diverses, lampes « Pigeon », chandelles ou boîtes de conserve transformées en veilleuses, courait à

présent en procession le long des tranchées et se perdait au loin dans la nuit. Le bruit des conversations s'était non pas éteint, mais assourdi sous l'effet de la fatigue accumulée depuis des mois et celui de l'émotion qui, comme le disaient certains, leur avait « coupé les pattes ».

Le brouillard était descendu, toujours aussi menaçant pour des hommes qui savaient que l'ennemi pouvait en surgir tout à coup, ils l'avaient appris, souvent à leurs dépens, et conservé le réflexe de se tenir sur leur garde. Ce brouillard toujours dangereux qui faisait se perdre une patrouille ou une mission de ravitailleurs au point de se retrouver dans la tranchée ennemie, restait pour chacun une hantise. Il enveloppait maintenant d'une chape de silence ce champ témoin de batailles féroces.

Plus d'explosions, plus de fusées. Seule la rumeur assourdie des activités habituelles de vie dans les tranchées, faite de bruits de gamelle ou d'outils que l'on range ou qu'on utilise pour améliorer, non plus la sécurité, mais à présent le confort. Le geste habituel de creuser pour s'enterrer faisait partie intégrante de la vie du Poilu et il semblait bien que l'armistice n'allait pas l'effacer d'un coup de clairon. D'autant que ceux qui avaient encore la force de creuser pouvaient à présent le faire à loisir sans se préoccuper du bruit qui pourrait les faire repérer.

Cette première nuit sans combat ne fut pas une nuit calme pour autant. L'ordre était venu de ne pas quitter les postes habituels. Les hommes n'arrivaient pas à s'endormir. Trop d'idées couraient dans leurs têtes.

Julien était de ceux-là, et comme les autres, malgré tout, il restait sur ses gardes. « Et si c'était une ruse ? Une fausse alerte ? ». Il avait pourtant reçu les messages portés par les estafettes, entendu au téléphone les ordres de cessez-le-feu et les consignes à respecter pour éviter, de ci de là, des « incidents » qui auraient pu remettre le feu aux poudres. Donc rien n'était vraiment bien arrêté...

En ce 11 novembre 1918, l'armistice était pourtant bien une réalité. Il se fit violence pour s'en convaincre, il se retira alors dans son abri, une cavité creusée dans la roche tendre pour accueillir cinq ou six hommes, se jeta sur sa couche de toile sans prendre la peine de se débarrasser de son harnachement, et sombra dans un court sommeil.

Court et haché, entrecoupé de réveils subits à se dresser et se retrouver assis sur sa paillasse à tendre l'oreille dans un silence inhabituel devenu

anormal, voire menaçant comme celui dans lequel on guettait la progression dans les galeries que creusait l'ennemi pour y déposer la terrible mine qui enverrait à des dizaines de mètres de hauteur les corps déchiquetés. Ou comme celui qui succédait à un tir de barrage et annonçait l'assaut qu'il faudrait repousser, autant dire un muet signal de mort.

Ce silence soudain ne parvenait pas à convaincre Julien de la fin d'un cauchemar qui durait depuis des mois et des mois.

Il n'arrivait pas à se débarrasser du soupçon de trahison dont seul l'ennemi était capable, en profitant de cette trêve, car il lui était encore difficile d'imaginer une cessation totale du conflit. Un mauvais coup de feu, une attaque même limitée dans un dernier baroud d'honneur, d'un bord ou d'un autre, signifieraient alors un brusque retour des hostilités et de l'horreur.

Cet armistice lui semblait encore tout simplement incroyable. Tous ses camarades devaient partager cette opinion. Il ne pouvait en être autrement, se disait-il. Si c'était si facile que ça d'arrêter la guerre, pourquoi ne l'avait-on pas fait avant, et depuis longtemps. A chaque réveil il se posait les mêmes questions avant de retomber épuisé dans une nouvelle courte phase de sommeil.

Le lendemain, il dut se rendre à l'évidence. Oui, c'était fini.

Dans sa tranchée, les hommes, sans casques ni masque à gaz au côté, et bien entendu sans fusils, la tenue plus ou moins négligée, allaient et venaient, se croisaient en échangeant des plaisanteries, le plus souvent portant sur les rêves qu'ils avaient faits cette première nuit de paix. Tous affirmaient ne pas avoir fermé l'œil, troublés par le silence et par la peur. Le matin les avait délivrés de cette angoisse et ils éprouvaient le besoin de marcher pour se détendre et pour s'assurer que les temps allaient changer.

Quelques-uns étaient restés allongés, ronflant sur leurs paillasses, cuvant le vin de la veille, fruit d'une razzia sur les réserves de la compagnie stockées à trois cents mètres de là, dont la protection avait été très relâchée pour la bonne raison que les hommes, ivres, qui en avaient la garde s'étaient servis en priorité.

Julien s'installa dans un recoin de la tranchée, sortit sa pipe et prit tout son temps pour la curer, la remplir et la bourrer consciencieusement, comme il le faisait chez lui, le soir, en rentrant du travail. Après quelques